messes, ce qui n'empêche pas que quelques-uns manquent par leur faute au grand devoir dominical. Se confesser ne leur coûte pas, mais venir aux instructions, c'est autre chose.

J'ai déjà fait 42 baptêmes et 2 mariages, et, d'ici à la fin de la saison, j'en aurai encore d'autres. Depuis Pâques, il y a eu déjà 147 communiants, et j'en attends encore une soixantaine ; le jour même de Pâques il y a eu 63 communions. Nous n'avons pas eu de malades, ni en hiver, ni au printemps.

Agréez, Monseigneur, etc.

J. Seguin, o. m. i.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. LECORRE A Mgr CLUT.

Mission Providence, le 16 juin 1879.

Monseigneur,

Dans un an, à pareille époque, vous serez en route pour revenir dans nos pauvres pays et pour recommencer parmi nous votre pénible apostolat. Plus que personne, je désire votre retour, à cause de la responsabilité qui m'incombe. Ni le courage ni la confiance en Dieu ne me manquent, mais je sens très bien le poids du fardeau, et si je suis a votre place, je n'ai pas l'illusion de croire que je puisse vous suppléer. Il y a ici tant de travail, de si nombreuses épreuves et si peu de ressources ! Amenez-nous d'Europe de bons frères qui puissent nous seconder. En ce moment, je n'ai ici que les FF. Salasse, Ollivier et Carour. Le F. Boisramé est occupé pour longtemps au fort Raë, où j'ai dû l'envoyer, l'automne dernier, porter secours. Nous n'avons que deux serviteurs, et je suis le seul Père. Le P. Ladet a dû rejoindre le P. Roure pour

l'aider un peu. Notre bon F. SALASSE sent de plus en plus le poids de l'âge et des infirmités, et je ne puis lui demander un travail fatigant. Au couvent, sur cinq Sœurs, trois au moins sont à bout de forces ; la Supérieure elle-même relève à peine de maladie.

Les détails temporels dont il faut s'occuper ici sont, vous le savez, Monseigneur, nombreux et absorbants. Il y a les pêches d'été, d'automne et d'hiver ; il y a le labourage, le temps de l'ensemencement, celui de la récolte et aussi celui de la fenaison, l'approvisionnement de bois et celui de la viande. Tout ceci présente des difficultés toujours plus grandes. La pêche d'été de l'année dernière a été misérable ; avec quinze filets à l'eau, aux mois de juillet et d'août, à peine prenions-nous vingt pièces par jour. Cet été, même pénurie, à cause des eaux basses. Il y a eu un moment où nous apercevions les *bassures*, c'est-à-dire les bancs de pierre du Rapide, et le petit chenal était complètement a sec. La pêche d'automne a été à peu près manquée à cause du froid prématuré.

Le labourage n'a pas offert des difficultés moindres.

Un de nos bœufs étant devenu boiteux à l'automne, il a fallu l'abattre, et la neige ayant couvert la terre dès la fin de septembre, il nous a été impossible de préparer les champs à recevoir la semence. Nous avons été plus heureux pour les travaux du printemps ; mais à peine nos orges et pommes de terre commençaient à sortir de terre, qu'un fléau destructeur venait nous jeter dans de vives alarmes. Une nuée de chenilles noires, inconnues jusqu'à ce jour dans ces pays, s'abattait sur le champ de l'église et sur un second qui longe notre étable. En trois jours, tout était ravagé. Nous avons eu recours alors à la prière publique et fait un *triduum* auquel nos catholiques se sont fait un devoir d'assister ; depuis ce moment, le

fléau a été circonscrit dans ses premières limites, et nous avons vu nos autres champs préservés.

Autres ennuis pour l'approvisionnement de viande Le caribou, cette année, s'est tenu plus que jamais à distance, dans les environs du fort Raë. Il m'a fallu envoyer mes gens à neuf et dix journées de marche, et moi-même j'ai dû me rendre deux fois, pour le même motif, chez le P. Roure. Ces déplacements m'ont occasionné chaque fois sept jours d'absence, et le résultat de mes peines a été médiocre. Je n'ai pu rapporter qu'un peu de viande sèche. Les sauvages n'en donnent pas de meilleure, a moins de l'échanger pour des munitions et une provision de thé.

Il m'a donc fallu user de beaucoup d'économie ; mais ce ne sont là que des soucis matériels ; heureux serais-je si à ce prix je pouvais sauver un plus grand nombre d'âmes.

J'ai dû, à propos des écoles, prendre une mesure qui m'a coûté beaucoup, mais qui m'a semblé nécessaire. J'ai congédié les petits garçons. L'état de fatigue excessive de nos bonnes Sœurs et les souffrances et infirmités qui en sont la conséquence ne leur eussent pas permis de surveiller plus longtemps ces enfants au dehors. De plus, l'insuffisance de nos ressources et le refus de la Compagnie de la baie d'Hudson de nous aider comme par le passé ne me laissaient pas d'autre alternative. C'est bien à regret que j'ai dû me résoudre à cette décision.

Agréez, Monseigneur, etc. LECORRE, O. M. I.




EXTRAITS D'UNE LETTRE DU R. P. PASCAL.

Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs,
le 10 décembre 1879.

La petite mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs s'élève sur les bords du grand lac Athabaskaw, ainsi que